

Nouveautés

Number 155, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1763ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (155), 4–17.

ESSAI

PHILIPPE MOTTET

De la prison à la chambre.**Essai sur les frontières humaines**

L'instant même, Québec

2008, 150 pages

Rares sont les essayistes francophones qui ne puisent pas dans la pensée de Montaigne. Philippe Mottet n'est pas une exception. Le sujet de son essai : « [J]es frontières entre les êtres, entre nous et le monde, à l'intérieur de moi-même » (p. 9). Autrement dit, si l'être ne veut pas sombrer dans la folie, il lui faut connaître ses limites. Et voilà, l'auteur est parti pour entreprendre un immense voyage, fascinant et instructif. Ce voyage nous parle du rôle déterminant de l'enseignant sur l'âme et le développement intellectuel de l'élève ; il va des préoccupations religieuses à Sartre et de l'existentialisme à Camus ; il parle des Jean Giono, Paul Auster, Homère, Gaston Miron, René Char et Emily Dickinson, en passant par Borges, l'inoubliable Claude Mathieu, Hélène Dorion et Marguerite Yourcenar, pour ne nommer que ceux qui l'ont le plus marqué.

À la première lecture, le livre peut dérouter : le thème annoncé dans le titre ne semble pas être l'objet principal des réflexions. L'essayiste fait mine de tourner autour du pot, sans jamais attaquer de front son sujet, décrivant plutôt de grands cercles, s'approche, s'éloigne. Parfois, il feint d'avoir oublié où il veut aller. Une pensée sous forme de méandres, avec des écarts (voulus), des excursions (nécessaires), des images, comme celle qui illustre la page couverture, magnifique – un immense moulin dont une aube sort une âme du flot des vies. Des passages que j'ai annotés en marge, j'en cite un, sans doute caractéristique de la pensée de Mottet : « [L]a aube monte au zénith de sa courbe puis amorce sa descente pour rendre son eau au courant originel. Je ne conçois pas [...] qu'on puisse conserver quelque forme d'égo une fois franchi le seuil du monde des vivants. Le moi ne concerne à mon sens que ce qui se passe à l'intérieur de l'aube, durant le court voyage, la brève révolution de la roue du

moulin » (p. 52). Vous conviendrez que l'image est saisissante et la réflexion, séduisante. Combien de fois n'a-t-on pas comparé la vie sur Terre à une roue qui puise inlassablement dans les existences ! Mais voilà que, sous la plume de l'auteur, cette roue acquiert une nouvelle dimension et un sens qui nous amènent à réfléchir autrement sur ce que nous sommes. C'est cette séduction par la pensée, cette méthode socratique d'explorer les frontières de l'être qui m'ont tant plu dans cet essai : un sujet amène l'autre sans le moindre effort, doucement, sans jamais brusquer le lecteur. Après quelques pages, ce dernier se laisse prendre par la main, il fait confiance à l'auteur pour entamer avec lui des réflexions sur les limites de l'Amour, celles qui sont les plus difficiles à établir.

Cet essai demande qu'on y retourne. Pas seulement pour l'écriture, qui est d'une élégance exemplaire, mais parce qu'il fait littéralement le tour de la question et de la (sa) vie. Son procédé est astucieux : il ne donne pas sur-le-champ ses réponses aux problématiques soulevées, mais il les laisse mûrir, y revient plus loin. Puisqu'il n'impose pas sa pensée, Mottet est, sans doute, un professeur que ses élèves admirent et adorent.

HANS-JÜRGEN GREIF

KENNETH WHITE

Les affinités extrêmes

Albin Michel, Paris

2009, 213 pages

Avec sa douzaine d'essais, ses recueils de poésie, ses récits, Kenneth White n'a plus à prouver ses qualités et ses forces intellectuelles : c'est un Écossais d'une curiosité insatiable, à la formation universitaire d'une solidité enviable, un francophile avoué mais qui garde sa distance critique face au monde intellectuel en France, qui vit sur la côte bretonne. Dans son nouveau livre, *Les affinités extrêmes*, il explique les raisons qui lui font admirer, voire aimer, un certain nombre d'auteurs de langue française, « extrémophiles, situés aux limites de la littérature », plus précisément le géographe Élisée Reclus, Rimbaud (celui de l'aventure africaine), Victor Segalen, médecin et poète-écrivain, Saint-John Perse, Breton, Céline,

Michaux, le Suisse Charles-Albert Cingria, Joseph Delteil, Cioran. Ce qui lie ces écrivains-poètes et White : le côté *brut* de leurs œuvres et leur caractère *extravagant*, qui n'est pas synonyme d'excentrique. Sur quelques pages, l'essayiste concentre l'essence même de chacun – il est étonnant qu'il ne se sente d'affinité avec aucune femme – tout en posant des questions sur la portée de leurs écrits. Si les réflexions sur Reclus, Rimbaud et Céline étonnent et désolent par leur brièveté, il en va autrement pour les autres. Vous connaissez peut-être de nom Segalen et Cingria, mais les commentaires de White donnent envie d'en savoir davantage. On commence à fouiller, à sortir certains de leurs livres d'une bonne bibliothèque, à lire. On est intrigué par leur pensée, leur invariable penchant pour l'anarchie, l'asocial, l'aporie, le nihilisme, bataillant toujours *contre* des systèmes, des convenances, des traditions, balayant de la table ce qu'il y avait avant et repensant la marche du et de leur monde.

L'esprit décapant de White, ses formules d'une élégance inégalée et impitoyables à souhait, qui ressemblent beaucoup à celles d'un Oscar Wilde, sa mise à jour (au sens propre) de la rébellion portée par ces écrivains, tout nous aide à mieux les saisir, mais surtout à les apprécier et à les aimer davantage. Par exemple, même si l'on a Céline en horreur, il est impossible, me semble-t-il, de se fermer devant le fait que le romancier tire ses forces d'un héritage celtique, se rapprochant du « langage hautement vitupérateur des anciennes joutes poétiques d'insultes pratiquées autrefois en Écosse. Céline est passé maître dans ce genre de chose. Comment oublier sa formule terrible appliquée à Sartre : "l'agité du bocal" ? Si, dans son discours délirant (et lyrique), Céline vocifère avec virulence à peu près contre tout, c'est pour dénoncer, certes, mais c'est surtout pour *décoller* » (p. 131). C'est justement à cause de ce désir d'être ailleurs, de ne pas se contenter d'un monde petit, mais de chercher à en découvrir d'autres, parfois hallucinants, que White les aime, ses préférés. Comment résister devant son argumentation, toujours solidement ancrée dans son réseau de connaissances littéraires

Philippe Mottet

De la prison à la chambre



L'instant même

KENNETH WHITE
Les affinités extrêmes

Albin Michel



époustouflantes, jamais académiques ? Ce livre est un plaisir de lecture qui nous mène hors des chemins battus, écrit dans le courage d'accompagner l'autre jusqu'au bout, lui laissant la liberté, son souffle.

HANS-JÜRGEN GREIF

HISTOIRE

GÉRARD SAINT-MARTIN
Québec 1759-1760 !
Les Plaines d'Abraham
L'adieu à la Nouvelle-France
Éditions Economica, Paris
2007, 277 pages

Voilà un livre fort intéressant pour qui veut, à l'occasion du 250^e anniversaire de la célèbre bataille, refaire ses paramètres historiques concernant la chute de la Nouvelle-France. En effet, l'auteur, Gérard Saint-Martin, docteur en histoire et distingué militaire de carrière, a apporté à son travail un point de vue tout à fait professionnel qui enrichit sa recherche historique fouillée. Divisé en deux parties, l'ouvrage aborde largement en premier lieu « Les origines » de la colonie française d'Amérique pour un lectorat de France. Il y souligne les efforts des fondateurs et des divers gouverneurs pour peupler ce pays, s'allier aux Amérindiens – ce qu'on ne réussit pas à faire dans les colonies anglaises. Il fait ressortir l'immense travail de découverte du continent et de la construction d'une chaîne de forts allant jusqu'au golfe du Mexique, effort voué à la dissolution du territoire faute de peuplement suffisant eu égard au voisin du sud, menaçant par le nombre et par sa volonté, dès l'attaque des frères Kirke, d'occuper toute l'Amérique. L'auteur insiste aussi pour faire ressortir la fragilité de la défense du territoire assurée normalement par des milices, c'est-à-dire par une armée d'improvisation faite des hommes du pays âgés de seize à soixante ans à qui l'on demande en outre un tas de tâches afférentes comme la voirie, la poursuite des criminels, le rôle de pompiers...

Ce portrait d'ensemble avec précieuses cartes du territoire et de ses forts sur le Saint-Laurent, le Richelieu, les Grands Lacs et le Mississippi introduit bien à la deuxième partie intitulée « La guerre ». L'auteur y décrit la ligne

« mississippienne » de fraction entre les deux colonies antagonistes, la chute de Louisbourg, la sinistre déportation des Acadiens, toutes choses reliées par la volonté anglaise d'abolir la Nouvelle-France. L'historien-colonel y montre les victoires françaises importantes dont Carillon est la plus illustre, redonnant du gallon à Montcalm, trop facilement jugé comme vaincu d'une petite bataille, y illustrant le talent militaire de ce dernier, de Lévis, de Bougainville et autres militaires devant se battre contre une armée fort supérieure en nombre. L'auteur fait aussi ressortir que les militaires – trop peu nombreux – enfin venus de France pour défendre la colonie ont à composer avec des miliciens dont la guerre n'est pas le métier, Montcalm lui-même se soumettant en dernière instance à la volonté décisionnelle du gouverneur Vaudreuil, la conduite de l'armée devenant bicéphale par la volonté du Roi ! Cette deuxième partie est également enrichie de cartes précieuses et rares des batailles des forts William-Henry et Carillon, des batailles de la rivière Montmorency, du 13 septembre 1759 et de Sainte-Foy.

Le lecteur attentif sentira que Saint-Martin est animé par le regret de la colonie perdue et de ses causes, possédé aussi par la fierté d'un combat mené vaillamment par ces soldats et miliciens auxquels se joignaient les Amérindiens fidèles aux Français et Canadiens jusqu'à la fin. Tous ces hommes tinrent longtemps et brillamment contre des forces supérieures en nombre. La traversée de ce livre nous permettra sans doute de moins opposer soldats « Canadiens » et « Français », Montcalm et Vaudreuil, qui tous luttèrent hautement et généreusement pour l'honneur et que la mort a réunis dans le cimetière de la Guerre de Sept Ans, plus d'un millier de soldats des divers régiments, dont 18 Chevaliers de Saint-Louis, s'y trouvant autour de Montcalm qui y a rejoint ses troupes en 2002 seulement ! À ceux qui voudraient avoir une perspective prolongée de ce livre riche, on peut suggérer la lecture de « Montcalm revisité », conférence donnée par Philippe Séguin et publiée par la Commission de la capitale nationale de Québec.

ANDRÉ GAULIN

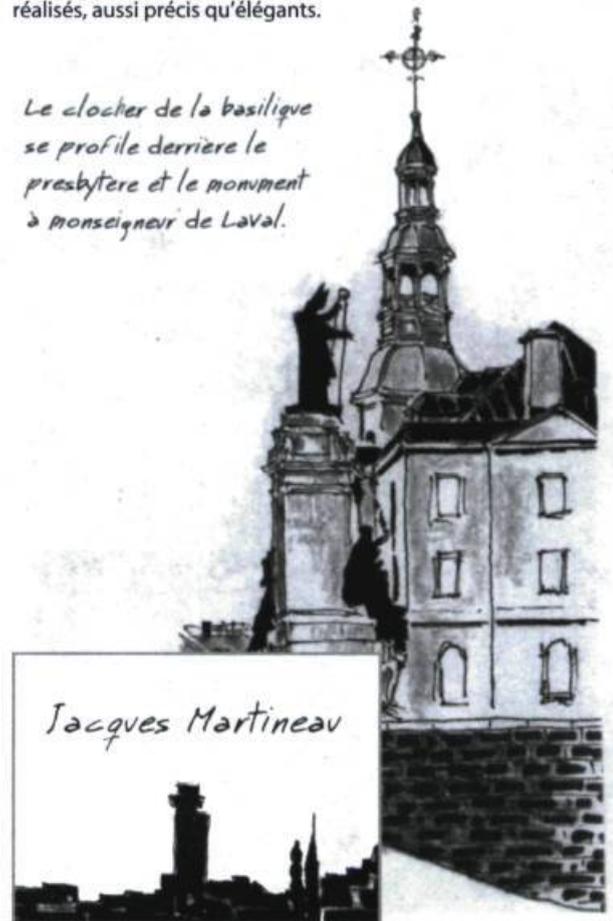
ILLUSTRÉ

JACQUES MARTINEAU
Carnet de Québec. Un itinéraire
en images et en mots
Septentrion, Québec
2009, 78 pages

Jacques Martineau, après une carrière dans l'enseignement de la littérature au collégial, se consacre désormais au dessin et à l'écriture. Outre ses textes et études poétiques, il nous offre cette année son *Carnet de Québec. Un itinéraire en images et en mots*, dans lequel le lecteur peut constater l'attachement profond que l'auteur ressent pour sa ville, en même temps que l'admiration très grande qui le saisit devant les beautés qu'elle recèle.

Carnet de Québec se veut une sorte de registre libre et spontané du marcheur qui consigne les découvertes et les émerveillements survenus en cours de promenade, agrémentant son discours de détails architecturaux précis et éclairants, et de dessins habilement réalisés, aussi précis qu'élégants.

*Le clocher de la basilique
se profile derrière le
presbytère et le monument
à monseigneur de Laval.*



L'auteur y arpente les principaux quartiers de la ville et en saisit l'essence, notamment en soulignant la richesse des détails architecturaux, qui sont pour beaucoup dans la singularité de la ville de Québec. Qui plus est, l'auteur emploie un lexique précis pour désigner les types de fenêtres, de toitures ou d'ornementations architecturales que son œil capture. L'ouvrage est donc beau, invitant et instructif.

L'auteur souhaite, par ses mots et ses croquis, amener le promeneur à être plus attentif aux richesses qu'il

côtoie dans une ville qui, en étant résolument tournée vers l'avenir, garde la poésie du temps qui passe et l'amour des bâtiments bien ouvragés. Martineau invite le promeneur à renouveler son regard sur Québec car, comme il le dit en introduction : « Le citadin dans sa ville, comme le poisson dans l'eau, est trop occupé à vivre et à se déplacer dedans pour s'en émerveiller. Pour y arriver, il faut qu'il en sorte au moins mentalement pour essayer de la voir comme un espace sauvage, une *terra incognita*, un espace

vierge à explorer et à cartographier. Autre condition : devenir piéton. Comme le dit encore [Aldous] Huxley, pour vraiment voir les choses, il faut se servir de ses jambes aussi bien que de ses yeux » (p. 7).

Le résidant de la ville de Québec comme le touriste qui la découvre pour la première fois se plairont donc à feuilleter le carnet de Martineau et à emprunter les mêmes chemins pour retracer les trésors dénichés par l'auteur.

CHANTALE GINGRAS

MICHEL RABAGLIATI

Paul à Québec

La Pastèque, Montréal

2009, 187 p.

Paul à Québec est le sixième album que Michel Rabagliati publie aux éditions de La Pastèque. Ses albums précédents ont tous été primés et salués chaleureusement par la critique, qui aime l'univers réaliste teinté de poésie dans lequel prennent place ses récits à saveur autobiographique. La qualité du texte (Rabagliati est un merveilleux conteur) tout autant que le dessin à la ligne claire (quoique sympathiquement brouillonne) font de chaque roman graphique publié par Rabagliati un bonheur qui allie humour et émotion. Ce nouvel opus de Paul, *alter ego* de l'auteur et dessinateur, ne fait pas exception : il saura ravir les lecteurs déjà conquis et séduire ceux (rares) qui n'ont pas encore fait la connaissance du héros aux sourcils proéminents.

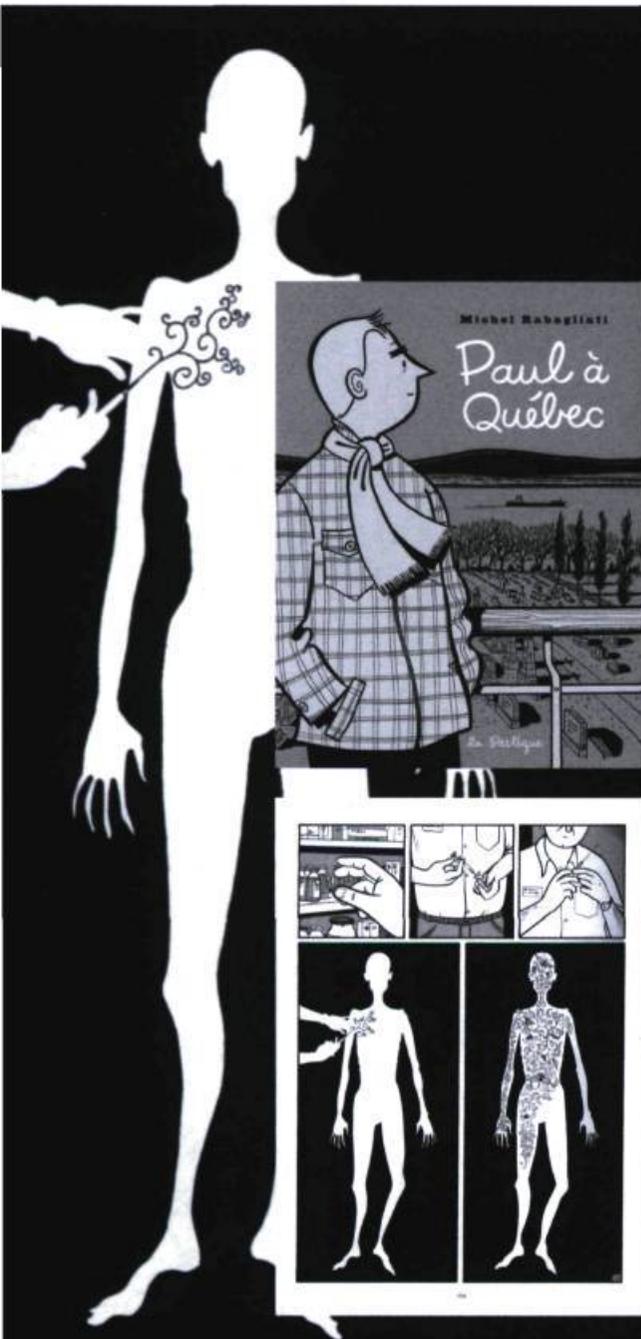
Paul à Québec (qui aurait pu aussi s'intituler *Paul chez la belle-famille*, puisqu'il est somme toute assez peu question de la ville de Québec ici) raconte l'un des séjours de Paul chez la belle-famille, qui habite sur la rive-sud de Québec. Après un arrêt obligatoire au désormais mythique restaurant Le Madrid, haut lieu de la quêtainerie situé en bordure de l'autoroute 20, Paul poursuit sa route en compagnie de Lucie, sa conjointe, et de leur petite fille, Rose, pour aller fêter la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Nicolas, dans la famille de Lucie. Oncles, tantes, cousins, cousines, tous s'y retrouvent et perpétuent les menues traditions qui se sont imposées au fil

du temps. Chez les Beaulieu règnent une belle cacophonie et une joie de vivre contagieuse ; la famille de Lucie rassemble des bons vivants, séparatistes de surcroît. Deux mois plus tard, alors que Paul et Lucie acquièrent leur première maison, Lucie apprend que son père est atteint du cancer de la prostate et qu'il est déjà suivi en radiothérapie. Roland parvient à tenir le cancer à distance, mais, un an plus tard, les choses s'aggravent. Toute la famille se resserre autour de lui pour le soutenir et lui prodiguer les meilleurs soins possibles, alors qu'il entre manifestement dans son déclin...

Le dernier Rabagliati nous fait traverser toute la gamme des émotions : on rit franchement quand on assiste aux réunions de famille hyper animées, puisqu'on y reconnaît sa propre famille – voire la culture québécoise elle-même, dans son essence la plus pure. On est aussi franchement ému à mesure que l'on foule le chemin douloureux de Roland, et que l'on voit l'onde de choc, la tristesse que la maladie sème autour d'elle. On a cette impression à la fois étrange et agréable – comme dans tous les albums de Paul, d'ailleurs – d'entrer dans la vie d'autrui, d'être ce voyeur discret et ému qui, bien souvent, revit à travers les aventures de Paul les jalons de sa propre vie.

Michel Rabagliati sait rendre l'émotion vraie avec intelligence et une infinie tendresse. Avec les aventures de Paul, il réussit toujours ce miracle : faire entrer la vie dans des cases.

CHANTALE GINGRAS



NOUVELLE

CAROLINE MONTPETIT

L'enfant

Boréal, Montréal

2009, 126 pages

S'il est peut-être plus courant d'évoquer l'enfance pour en souligner la douceur et l'innocence, Caroline Montpetit prend plutôt le parti, avec ces six nouvelles, d'explorer des aspects plus sombres reliés à cette période de la vie. *L'enfant*, bien que ce soit le titre du recueil, est ici considéré sous l'angle des rapports qu'entretiennent avec lui les adultes. L'image du chérubin est ainsi dépassée, laissant place aux rapports troubles qui unissent et juxtaposent plusieurs moments de l'existence : deuil de sa propre enfance, arrivée d'un enfant qui bouleverse l'ordre établi dans un couple, etc. Le regard porté sur l'enfance par les personnages est toujours chargé d'émotion, ramenant à la vie des fantômes du passé. Au fil des nouvelles, l'auteure explore donc la maternité et la paternité sous divers angles, mettant par exemple en scène une femme qui décide de devenir mère seule à défaut d'avoir trouvé un conjoint (« La prune de ses yeux » et « Don de soi »), un couple qui se résigne à ne pas se lancer dans cette aventure, malgré un désir aussi spontané qu'irréaliste d'adopter un enfant trouvé dans la rue à Delhi (« L'enfant »), des adultes qui recherchent « un coin d'enfance pour se réfugier (p. 104) » (« La gardienne »). Dans la nouvelle « La mémoire interdite », l'enfant se fait métaphore d'une culture, alors qu'une mère crie de la réserve Waskasini fait le deuil de l'un de ses enfants jamais revenu du pensionnat où elle a été forcée de l'envoyer. À travers cette épreuve, c'est bel et bien le deuil d'une mémoire, perdue entre deux générations, que la mère subit.

L'auteure ancre ses histoires dans un monde où les configurations familiales très variables rendent parfois la naissance difficile à envisager. Chaque fois, le rapport à l'enfance émeut, touchant sans doute une corde sensible qui exacerbe des émotions qui seraient peut-être vécues différemment, sans la présence ou le souvenir de l'enfance.

MICHELLE DAGENAI-PÉRUSSE

LYNE RICHARD

Il est venu avec des anémones

Québec Amérique, Montréal

2009, 184 pages

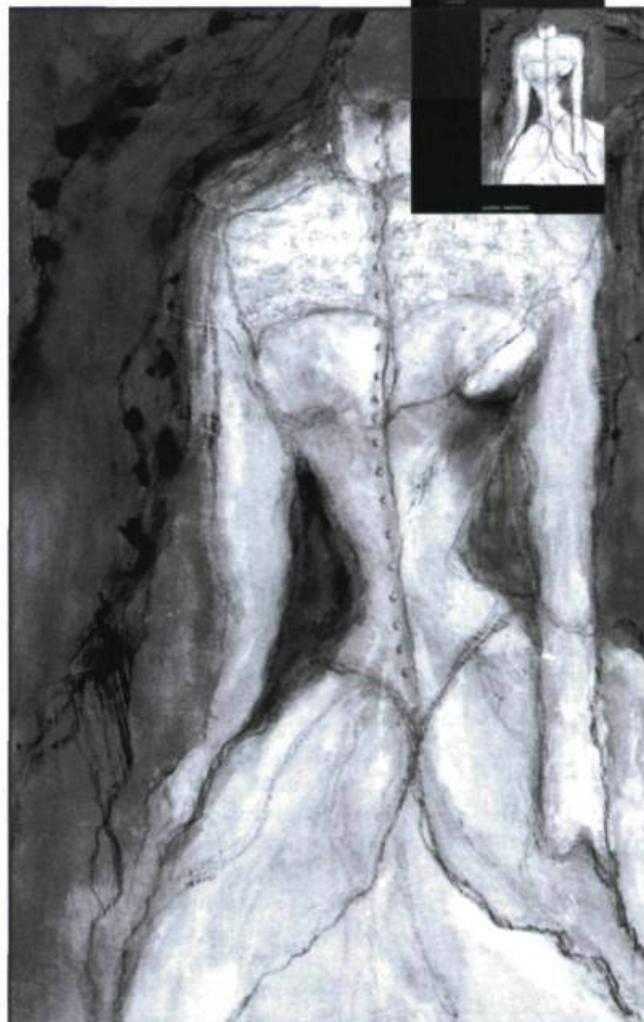
En 2007, *Le bruit des oranges* s'est répandu en un rien de temps, conviant de nouveaux lecteurs à découvrir la voix d'une écrivaine percutante. Ainsi, après avoir publié plusieurs recueils de poésie et nombre de nouvelles dans des collectifs, c'est ce roman sensible et douloureux qui nous aura fait connaître Lyne Richard. Sans se départir du regard poétique et sensuel qui donne une dimension unique à sa fiction, elle signe cette année *Il est venu avec des anémones*, un recueil d'une vingtaine de textes qui se joue des frontières de plus en plus incertaines entre les genres.

Un court préambule circonscrit le propos des nouvelles qui composent le recueil : un lieu et ses habitants. Une petite ville côtière, Roses-sur-Mer, sert de cadre mélancolique aux drames qui secouent une communauté unie par la légende à l'origine de son toponyme. Revêtue de sa robe de mariage, attendant en vain le retour de son bien-aimé perdu en mer, Rose s'est desséchée sur la grève. Dispersées par le vent, ses cendres produiront les rosiers sauvages qui, depuis 1846, perpétuent le souvenir de son amour absolu. Parfois, leur parfum est si intense qu'il exhale l'odeur de la mort ; néanmoins personne ne songe à quitter l'enclave ensorcelée qu'est devenu ce coin de pays.

Les protagonistes du chaos qui s'est installé à Roses-sur-Mer sont surtout des femmes. Abusées ou déprimées, trahies par l'amour ou obstinées dans l'attente, la plupart perdront pied sur le chemin de la folie ou du désespoir. Dans le sillage de Rose, il y aura Emma, qui s'offre lascivement à la mer et aux hommes. Florence, qui parcourt la ville toutes les nuits, enfermée dans son mutisme et sa solitude. Ophélie, qui inflige un sort fatal aux hommes qu'elle a aimés. Et les autres... Sara, Béatrice, Blanche, Mado, Léa, Alice, brisées par le destin. Dans certains cas les hommes portent leur part de responsabilité dans la chaîne des événements, toutefois même les meilleurs resteront impuissants face à la malédiction qui frappe Roses-sur-Mer.

La prose sereine et magnifique de Richard atténue l'âpreté des histoires qu'elle raconte. Ses récits flottent entre deux eaux, baignant dans une atmosphère étrange, tout en étant bien ancrés dans la réalité. L'agencement des textes, dicté par les liens et les rapprochements établis entre certains personnages, aboutit à une dernière nouvelle qui rassemble les principaux éléments du recueil, mettant ainsi un point final à la légende bâtie autour du personnage de Rose. « On dit que c'est Rose qui a chargé la mer de toutes les douleurs et que la mer, n'en pouvant plus, s'est libérée » (p. 180). Mais peut-on vraiment se libérer des légendes ?

GINETTE BERNATCHEZ



RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

CLAUDE LANZMANN

Le lièvre de Patagonie

Gallimard, Paris

2009, 558 pages

Bien des gens ont refusé de voir le film monumental de Lanzmann, *Shoah* : « insupportable, un cauchemar, indécent, il montre la mise à mort d'un peuple au lieu de sa survie ». Le titre de l'œuvre signifie « catastrophe, destruction, anéantissement » et a rapidement remplacé d'autres termes comme *Holocauste*, *Solution finale*, *Extermination* (en allemand : *Ausrottung*, *Vernichtung*, utilisés pour désigner la destruction de vermine – aux yeux des Nazis, les Juifs étaient cela, de la vermine). *Shoah* ne montre pas de cadavres, rien que des témoignages. On voit apparaître les noms fatidiques, Treblinka, Auschwitz, Birkenau..., il y en a tant, gravés au fer rouge dans la mémoire collective européenne. Hommes, femmes, enfants sont descendus par millions dans l'immense antichambre de la mort, se sont déshabillés pour mourir, 3 000 à la fois, dans le noir absolu. Après une heure, les hommes chargés de les jeter dans les crématoires ou dans les fosses trouvent une pyramide, où les plus forts ont lutté pour respirer quelques secondes de plus. Nous ne saurons jamais ce qui s'est passé pendant cette dernière heure, personne n'a enregistré les cris, les hurlements. Nous ne voyons aucun « documentaire » nazi, montrant les charrettes chargées de corps décharnés, entassés là, pêle-mêle. Lanzmann laisse parler ceux qui ont amené les victimes. Il montre le regard en arrière de ce conducteur de locomotive qui refait son parcours d'il y a quarante ans, regard embrassant les cinquante wagons de bétail, maintenant imaginaires. Si vous n'avez pas encore vu le film, il existe sur DVD, chez Gallimard.

Mais nous allons trop vite, et à rebours. Lanzmann, juif français, irrégulier, ne connaissant pas l'hébreu, a vécu l'occupation, les rafles, la soldatesque allemande. Le père avait entraîné ses enfants à se tenir prêts pour fuir, à tout moment. Ils ont eu de la chance. Plus tard, Claude deviendra journaliste, sera

l'ami (et l'amant) de Simone de Beauvoir, connaîtra Sartre et toute l'intelligentsia française. Il quittera sa première femme, une actrice célèbre, pour Angelika Schrobsdorff. Il aura connu les grands, les chefs d'État, les généraux, les dirigeants de la lutte pour l'indépendance algérienne et vivra de près Mai 68. Un rythme de vie étourdissant, où alternent le tournage de films (*Pourquoi Israël*, *Tsahal*) et la rédaction d'articles pour la revue *Les Temps modernes*, dont il a assumé pendant vingt ans la direction, et puis *Shoah*, le monument incontournable à la mémoire de plus de six millions de juifs assassinés.

Il n'y a rien de superflu dans ce livre, tout est essentiel. Un élément lie les étapes de la vie de l'auteur : la volonté de continuer, de franchir les obstacles. Cet homme est à l'image des lièvres de Birkenau, qui se glissaient sous les barbelés, et de cet autre lièvre encore sur la route d'un village en Patagonie, « me poignardant littéralement le cœur de l'évidence que j'étais en Patagonie, qu'à cet instant la Patagonie et moi étions vrais ensemble. C'est cela, l'incarnation » (p. 546). Une lecture obligée, émouvante, nous menant à (re)voir *Shoah*, même si vous trouverez ces images « insupportables ». Il est impossible de les ignorer. Et montrez-les à vos élèves. Ils comprendront.

HANS-JÜRGEN GREIF

DENIS PLAMONDON

*La route du deuil
Accompagner... et revivre.
Témoignage*

Les Éditions JCL, Saguenay

2009, 187 pages

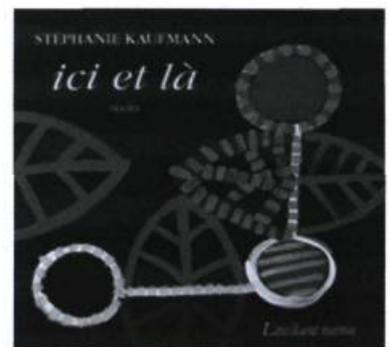
Coll. « Psy populaire »

« Un malheur n'arrive jamais seul », affirme un dicton populaire. Denis Plamondon en a fait la difficile expérience quand, trois mois après avoir accompagné son frère Gaétan dans la vaine lutte contre le cancer, il se voit à nouveau confronté à cette dure réalité. Son épouse Colette est, elle aussi, atteinte de cette maladie. Malgré une intervention chirurgicale et une batterie de traitements de chimiothérapie, à la suite d'un cancer du sein, il voit sa compagne s'éteindre, huit mois plus tard. Ce même fléau emportera encore sa sœur Clémence, puis Roger, son plus grand ami.

Toutes ces séparations n'ont pas été vaines. Plamondon s'est donné pour tâche de livrer au grand public le témoignage de son expérience d'accompagnement des siens dans la mort afin d'aider ceux qui vivent des événements aussi tragiques. Ceux-là puiseront dans ce livre, écrit sans prétention, mais avec le cœur, la force et le courage qu'il faut pour garder le cap dans les moments difficiles qu'exigent la préparation et l'accompagnement à la mort d'un être aimé. Ce témoignage saura encore rejoindre ceux qui seront appelés à vivre ces mêmes souffrances.

Sans vouloir en faire une leçon, Plamondon laisse clairement entendre que, malgré la trace indélébile que laisse l'être aimé après sa disparition, le bonheur est encore possible. Voilà, assurément, un excellent plaidoyer, préfacé par Alberte Déry, directrice générale de Palli-Aide, Accompagnement en soins palliatifs du Saguenay, empreint d'une grande humanité, écrit dans une langue simple, mais agréable et vraie.

CLAIRE BERGERON



RÉCIT

STÉPHANIE KAUFMANN

Ici et là

L'instant même, Québec

2009, 110 pages

Pour vous mettre l'eau à la bouche : « Midi moins le quart, une volée d'escalier s'élance hors de sa cage et franchit les balustres du deuxième, sous l'œil étonné de la main courante » (p. 49). Dans ce récit, l'un des plus brefs du recueil, sont réunis, en une seule phrase, les éléments qui identifient immédiatement l'écriture de Stéphanie Kaufmann : le temps, suspendu dans un espace qui semble

clos ; le mouvement de ce qui devrait demeurer immobile, le franchissement d'un obstacle, le mélange d'images où la rampe commence à courir et s'anthropomorphise. La prédilection de l'auteure pour les espaces n'est pas un hasard. Chez elle, la branche d'un érable ou le coin d'un toit sont autant de refuges qu'une armoire, une chaise, une grotte décorée de dessins préhistoriques. Ces lieux marquent des évocations de l'esprit, ils mènent à l'évocation de souvenirs précieux où s'entremêlent l'histoire familiale et celle avec un grand H. En quelques lignes, un drame est évoqué, les voix sont à peine esquissées, mais le texte est brûlant, justement à cause de sa brièveté. Un homme, atteint d'un cancer, veut « casser maison », se départir de ses encombrantes possessions et propose à celle qu'il aime de quitter tout : « Déménagement de moi et de nos souvenirs, puisque tu veux partir d'ici. Ce sera déjà ça de perdu, quand viendra ton heure à toi. Je t'aime tant » (p. 30).

Ces textes sont *fulgurants*. Chaque mot compte, a été pesé. Le lecteur devine l'immense travail d'écriture dans ces vignettes réduites à l'essentiel, où la pensée est condensée à l'extrême. Il s'agit de poèmes en prose qu'on soupçonne inspirés de haïkus sans leurs contraintes formelles. Avant tout, c'est la justesse de l'observation qui surprend, qu'il s'agisse du mouvement d'un rideau dans une chambre abandonnée, d'une berceuse, de renvois à des écrivains de langue française ou anglaise, d'aujourd'hui et d'hier. Des textes qui coulent de source, dans un murmure discret, où il faut tendre l'oreille pour en saisir la portée.

C'est un livre dense, mûri longuement. Il faut le lire lentement. Il n'y a pas d'aphorismes, pas d'éclats. Kaufmann ne veut pas séduire par sa culture ou son intelligence. Ces réflexions, on les garde sur sa table de chevet. On en lit une avant de s'endormir. On se laisse bercer par ces mots tout en douceur. Ils font leur chemin dans la nuit. Ils nous accompagnent le lendemain. C'est un petit livre qui prend toute son ampleur après avoir été lu et relu maintes fois. Un livre comme celui-là, on le garde parce qu'on y revient. Il est essentiel.

HANS-JÜRGEN GREIF

ROMAN

YVES BEAUCHEMIN

Renard Bleu

Fides, Montréal

2009, 375[1] pages

Après la publication de best-sellers qui ont marqué l'imaginaire québécois, tels *Le Matou*, *Juliette Pomerleau* et *Charles le téméraire*, une histoire en trois tomes, Yves Beauchemin fait une incursion dans le conte. Bien que sous-titré *Roman*, *Renard Bleu* est en effet un long conte d'animaux, comme la tradition orale nous en a légué, depuis Charles Perrault et les frères Grimm, mais dans lesquels interviennent aussi des humains qui parlent, même si certains apparaissent sous la forme de fantômes et un autre, sous la forme d'un squelette, après avoir été assassiné. Ils sont de surcroît appelés à jouer un rôle primordial dans l'intrigue.

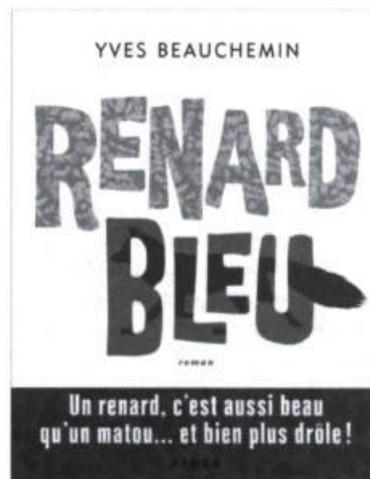
Une famille de renards, qui vient de s'enrichir d'un membre spécial de par sa couleur et qui vit dans la seule tanière éclairée à l'électricité de tout l'univers, est un jour victime des agissements d'une brodeuse de voiles de bateaux, en mal de clientèle, transformée en sorcière, qui plonge le père, la mère et la sœur de Renard bleu dans un profond coma. Ces malheureux ne pourront avoir la vie sauve que si le fils, Renard bleu, relève un défi : faire tomber dans leurs gueules cinq gouttes de sang d'un enfant endormi depuis quatre-vingt-dix ans. Aidé de ses amis Octave, un ours au grand cœur, de Canard Athlète, doté d'une force herculéenne, de Bruno, le squelette, de la famille Fantôme et de Madame Desjardins, Renard Bleu parvient à réussir l'épreuve, après une longue et difficile quête.

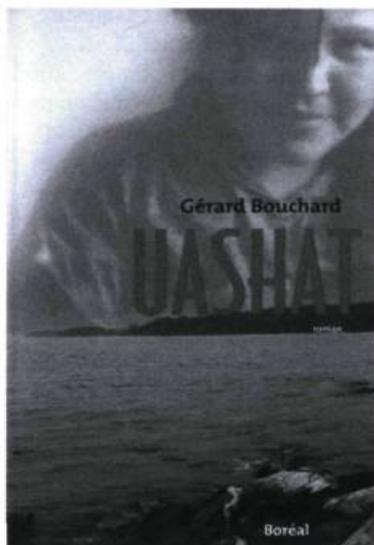
Grâce à la sagesse de tous ces personnages, dont plusieurs, des animaux, n'ont rien à envier aux humains, le héros réussit à conjurer le mauvais sort de la sorcière. Il devra toutefois multiplier les déplacements, de Rawdon à Québec jusqu'à Clova, et Kingston, aux États-Unis.

Comme il nous y a habitués dans ses œuvres antérieures, Beauchemin, dans *Renard Bleu*, ne manque pas d'imagination. L'intrigue est pleine de rebondissements, qui, d'un chapitre à l'autre, relancent l'action et suscitent

l'intérêt de ses lecteurs. Le conteur fait intervenir encore des personnages bien connus, comme le premier ministre Jean Charest, qui n'est toutefois jamais nommé, le financier et homme d'affaires Paul Desmarais (appelé Desmarigonts), des fonctionnaires du ministère de l'Éducation au jargon inintelligible qui oblige Renard Bleu à réclamer un traducteur pour saisir les propos du didacticien : « Au risque, monsieur Renard Bleu, d'insatisfaire en vous une appétence longuement nourrie, je me dois de fournir à votre système cognitif les éléments suivants : notre chargé de programmes scientifiques, monsieur Franz-Ferdinand Bhotynbe, se voit forcé de vous imposer sa malheureuse absence et m'a demandé de suppléer pour l'occasion. [...] Cependant, [...] malgré des activités transversales, diamétrales, sociales et aplatventrales difficiles à quantifier à cause de leur surnombre excessif, m'a prié de vous... // Et il continua ainsi pendant trois longues minutes, se tournant de temps à autre vers la fenêtre » (p. 122-123). Bien sûr, Beauchemin peut se permettre d'être cinglant, comme le veut souvent le conte. Et il fait souvent preuve d'humour, au grand plaisir de ses lecteurs, qui trouveront dans *Renard Bleu* non seulement un auteur en pleine possession de ses moyens mais aussi un conteur de talent, qui sait envoûter par sa maîtrise de l'art de raconter. Voilà certes un divertissement assuré, qui cache une belle leçon de vie que nous donnent le déterminé Renard Bleu et ses inconditionnels amis, comme on en trouve peu dans le monde des humains.

AURÉLIEN BOIVIN





GÉRARD BOUCHARD
Uashat
Boréal, Montréal
2009, 321[2] pages

Après *Mistouk* et *Pikauba*, deux romans qui se déroulent dans la société traditionnelle, voici que Gérard Bouchard, coprésident de la Commission sur les accommodements raisonnables avec Charles Taylor, s'intéresse à une petite communauté montagnaise de Uashat, près de Sept-Îles. L'intrigue se déroule d'avril à octobre 1954, avant la création de la réserve de Malioténam. Bénéficiaire d'une bourse, prélude à une importante subvention de recherche d'un organisme américain, Louis-Maurice Laroque, professeur de sociologie à l'Université Laval, dépêche un étudiant dans la réserve d'Uashat, où se préparent d'importants chambardements, avec l'arrivée de l'Iron Ore, une multinationale américaine intéressée à l'exploitation du minerai de fer sur la Côte-Nord. Il convainc un étudiant de premier cycle, Florent Moisan, originaire d'un quartier défavorisé de Lévis, d'effectuer un stage de quelques mois chez les Indiens d'Uashat, dont le mandat sera de dresser la généalogie des familles de la Réserve.

C'est le choc total. Il habite dans la maison délabrée de Grand-Père, un vieillard avec qui il finit par se lier d'amitié, qui lui raconte toutes sortes d'histoires de chasses et de pêches miraculeuses, en compagnie de Piétachu, un maître indien devenu presque légendaire, et des histoires

d'ours aussi. Il entreprend rapidement son enquête, en rencontrant bon nombre d'habitants de la réserve, surtout ceux qui vivent dans des maisons, délaissant par gêne ceux qui vivent dans des tentes. Il est étonné de constater d'abord la rivalité qui existe entre ces deux clans, en dépit des tentatives de rapprochements d'un missionnaire oblat, le père Guinard, avec lequel il finit par se lier d'amitié. Il consigne encore dans son journal intime ses émotions, ses sentiments, ses réflexions sur cette petite communauté démunie, différente des « Sauvages » de son enfance et qu'il sait, à la fin, appelée à disparaître, avec la collusion des Blancs, de l'Église et des riches industriels anglais, bien décidés à occuper le territoire et à assurer le développement de Sept-Îles, petite ville destinée à devenir « une sorte de métropole, la capitale de l'immense région qui va se développer entre la Baie d'Hudson et la Côte » (p. 195).

Mais à quel prix ! Au détriment de la population amérindienne, que les Blancs ne prennent jamais la peine de consulter, perpétuant, comme le confirme le journal de Florent, préjugés et mauvaise presse à l'égard de cette population démunie, laissée-pour-compte. Florent, en observateur parfois privilégié, insiste sur les conflits qui opposent les deux communautés, voire deux familles de la communauté indienne, de même que les vieux, qui tentent de sauver leur mode de vie, et les jeunes, qui, souvent désœuvrés, ont renoncé à la lutte et à la défense de leur identité, en sombrant dans l'alcool et la drogue. Tout traduit le tragique de la mission du jeune homme, qui ne sera plus jamais le même, au point que, de retour chez lui, il renonce à ses études et disparaît sans laisser de trace, si ce n'est son journal, le roman qui nous est donné à lire.

Ce troisième roman de Bouchard est assurément une réussite, tant par la forme, celle du journal intime, qui permet de connaître les pensées du jeune homme, que par son contenu sociologique. Par la voie de son héros Florent, le romancier, qui est en train de se tailler une place enviable dans le domaine de la fiction, jette un regard tragique sur la société québécoise à une époque

où elle laisse son développement entre les mains des étrangers. Il n'est pas tendre à l'égard des Blancs, des politiciens comme Maurice Duplessis surtout, qui ont vendu les richesses de ce vaste territoire arraché aux autochtones pour un plat de lentilles. D'où la révolte de certains Indiens, qui refusent de se laisser mourir. Voilà un roman passionnant, d'un grand intérêt, écrit dans une langue qui n'hésite pas à emprunter, avec un certain succès, à la langue parlée. Le romancier doit poursuivre et nous donner à lire prochainement, souhaitons-le, les contes du riche répertoire de cet impressionnant Grand-Père, un personnage haut en couleurs.

AURÉLIEN BOIVIN

CHRISTINE BROUILLET
Sans pardon
La courte échelle, Montréal
2009, 409 pages

Maître incontesté du roman policier à Québec, avec Jacques Côté et, depuis peu, Laurent Laplante, Christine Brouillet a publié *Sans pardon* en 2006. Ce roman vient d'être réédité en livre de poche chez le même éditeur, La courte échelle. Il s'agit d'un polar qui met en scène la détective préférée de l'écrivaine depuis *Le collectionneur*, Maud Graham, et quelques-uns de ses collègues habituels, dont son fidèle compagnon André Rouaix. Mais l'un d'eux, Thomas Lapointe, est toutefois nouveau dans son service. Il a quitté Montréal pour venir s'établir à Beauport, près de Québec, à la suite de la mort tragique de sa sœur Mélanie, violée et assassinée par un récidiviste, qui n'aurait jamais dû bénéficier d'une libération conditionnelle, d'autant plus qu'il était en bris de probation. Lapointe, que Graham admire pour son travail efficace et constant, a juré de se venger et de faire payer tous les responsables de ce meurtre sadique en exécutant sans pardon (d'où le titre), et selon un ordre hiérarchique, ceux et celles qui en portent la responsabilité. Paient d'abord un certain Marcel Ménard, membre du comité des libérations conditionnelles, ensuite Jean-Paul Baudin, du Centre correctionnel canadien, puis René Asselin, le directeur de la prison où était incarcéré le meurtrier. Pour faire peur à Marie-Anne Lavoie, membre elle aussi

du même comité que Ménard, il enlève sa demi-sœur, Catherine Dion, qu'il séquestre dans sa maison de Beauport. Son projet est toutefois contrecarré puisque la jeune femme est enlevée à son tour par un récidiviste, Serge Méti- vier, qui vient tout juste de violer une jeune fille au Parc Maizerets et d'as- sassiner un jeune garçon, Jonathan Dubois, témoin du viol, parce qu'il était au mauvais endroit au mauvais moment. Lavoie a la vie sauve tout comme le ministre de la Justice, Gilles Mercier, alors que le meurtrier de Mélanie, Donald Hébert, est victime en prison d'un règlement de compte, événement qui choque Lapointe et qui dérange ses plans, car il s'était bien promis de le faire disparaître à sa libération en... 2021 seulement.

Maud Graham et son équipe doivent unir leurs forces pour élucider d'abord le meurtre du jeune garçon, les fugues de deux jeunes filles, bien intégrées à l'intrigue, et bien d'autres drames : Québec, dans *Sans pardon*, est une ville propice à toutes sortes de crimes. La détective, qui a vieilli et qui se pose encore plein de questions sur sa lenteur devenue manifeste à résoudre les crimes, sur son nouveau chum Alain et sur Maxime, l'adolescent qu'elle a recueilli et sauvé de la rue, dans une histoire précédente, se veut attentive aux membres de son équipe, surtout depuis qu'elle n'a pas vu la détresse de deux des siens, qui les a conduits au crime, puis à la prison. Brouillet dénonce la facilité, pour les criminels responsables de viols et pour les pédophiles, d'écourter leur sentence, le laxisme des gouvernements et des membres du comité de libération conditionnelle, et elle réclame une vraie politique d'indemnisation des victimes d'actes criminels.

Comme dans ses autres polars, depuis *Chère voisine*, Chrystine Brouillet sait l'art de construire une intrigue, en multipliant les péripéties de manière à susciter l'intérêt de ses nombreux lecteurs. Son héroïne, Maud Graham, est d'une étonnante humanité et sait s'émouvoir de la détresse et du malheur de ses semblables. Elle veut changer le monde et, surtout, améliorer le système judiciaire de manière à mieux contrer le crime et les criminels tout en protégeant la population.

AURÉLIEN BOIVIN

MICHEL DAVID
Chère Laurette
Tome 4 *La fuite du temps*
Hurtubise, Montréal
2009, 547[2] pages

Dans le quatrième et dernier tome de la série *Chère Laurette*, *La fuite du temps* de Michel David, nous retrouvons la même Laurette, femme de cœur et de dévouement, déterminée et sans gêne, qui n'a rien changé de son caractère bourru et qui a toujours son mot à dire à propos de tout et de rien.

Les Morin ont encore à affronter diverses épreuves. Carole, leur fille cadette, devenue enceinte hors mariage, est abandonnée par son amoureux, ce qui cause bien des soucis aux parents, qui, de peur du déshonneur, la mettent à la porte du foyer familial. La jeune fille trouve alors refuge chez une amie de l'ainé de la famille, Jean-Louis. Le père, Gérard, refuse de la visiter, voire de lui parler jusqu'à la naissance du bébé. Pour la plus grande joie de Laurette, son fils Richard, marié et sans enfant, accepte d'adopter la petite Catherine. Un autre malheur s'abat sur les Morin avec l'annonce de la démolition de l'usine de la compagnie Dominion Clotch et d'une grande partie des maisons du quartier qu'ils habitent depuis une trentaine d'années. Le déménagement forcé, heureusement, leur permettra de trouver un logement plus luxueux et plus spacieux, dans le quartier où Laurette a vécu toute son enfance.

C'est dans la joie et sur une note d'espoir que se termine la série.

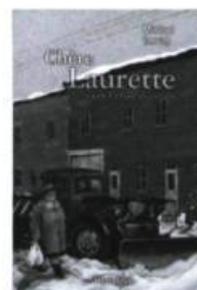
Comme les trois tomes précédents, *La fuite du temps* saura charmer et captiver une fois de plus lecteurs et lectrices. L'histoire, qui se déroule dans les années soixante au Québec, permet de renouer avec une société refermée sur elle-même, où les tabous sont encore nombreux. Le récit est émouvant à plus d'un endroit et ne manque pas de réalisme. Voilà certes d'autres belles heures de lecture !

CLAIRE BERGERON

MATHIAS ÉNARD
Zone
Actes Sud, Arles
2008, 521 pages

Le dernier roman de Mathias Énard (après *La perfection du tir*, *Remonter l'Orénoque* et *Bréviaire des artificiers*, parus à intervalles de deux ans), *Zone* est tout simplement un coup de massue dont on ne se relève que lentement. Vous rappelez-vous de *La modification* de Michel Butor, il y a cinquante ans ? De ce voyage en train, en pleine nuit ? Voici une « nouvelle version » du classique et, même si le voyage est plus court – de Milan à Rome, seulement –, vous sortirez de cette lecture aussi épuisé et secoué que de celle du grand prédécesseur, auquel l'œuvre d'Énard se mesure à chaque pas.

Une immense phrase de plus de 500 pages, peu de ponctuation, pas de point, pas de paragraphe, l'auteur ne vous accorde pas une seconde de repos. Et pour cause : assis dans un wagon de première classe, il ne quitte son siège que pour aller au bar et boire. En regardant dans la nuit, il voit les noms des stations défiler, la campagne est noire. On se croirait dans un train nous menant dans les profondeurs de la Terre ou dans l'enfer. Sa mallette, attachée au porte-bagages, est destinée à de hauts dignitaires du Vatican. Elle contient des milliers de noms, des photos prises dans des camps de transit, de concentration, d'extermination, une gigantesque entreprise de documentation sur les atrocités des guerres qui se sont déroulées autour du bassin de la Méditerranée. Juifs, Serbes, Croates, Bosniaques, Turcs, Algériens, Espagnols, Italiens, Grecs, Libanais, des hommes, des femmes, des enfants, déportés, torturés, battus à mort, éventrés, décapités, pendus, gazés. Le narrateur, fils d'une mère croate et d'un père français, a participé aux combats fratricides dans l'ancienne Yougoslavie, a eu sa part dans les atrocités commises envers la population civile, avant de s'enrôler dans les services secrets de la France, a effectué de nombreux voyages dans le Maghreb, au Proche et au Moyen-Orient. Il s'est renseigné, a enregistré des témoignages, a reçu des listes interminables de noms, et de lieux. Il



connaît les bourreaux, les adresses, les procédés favoris lors de la mise à mort des prisonniers.

On se demande pourquoi Énard a écrit cet immense acte d'accusation. La réponse est évidente. D'un côté, parce qu'il faut ne pas oublier ce qui s'est passé dans les coulisses du XX^e siècle. De l'autre, parce qu'il faut révéler au grand jour la folie de l'être humain, ses rages meurtrières, les souffrances, les humiliations, la terreur infligées à l'autre parce qu'il appartient à une ethnie, à une religion différentes. En ce moment, il y a une foule de livres sur le marché traitant des guerres. Celui-ci prouve que les pays occidentaux, de Gibraltar à Istanbul, de Troie à Grenade, de Rome à Carthage, sont le substrat de la violence des dieux de l'Antiquité, projetée sur leur création, l'être humain. Un énorme rouage se met en marche devant nos yeux. Rien n'en arrête le mouvement implacable, peu importe qu'il suive une logique ou non. Ce qui reste après la lecture de ce livre : le goût du sang sur les lèvres, l'odeur de la chair brûlée, des images dont la beauté est aussi terrifiante que l'horreur.

HANS-JÜRGEN GREIF

ÉRIC GAUTHIER
Une fêlure au flanc du monde
Lévis, Alire
2008, 525 pages

Éric Gauthier est principalement conteur et nouvelliste, et *Une fêlure au flanc du monde* est son premier roman. L'auteur trentenaire, qui s'intéresse au fantastique et à la *fantasy*, n'en est pas pour autant à ses premières armes en littérature, comme en font foi son recueil de contes *Terre des pigeons*, publié chez Planète rebelle (2002), ainsi que les nombreux récits qu'il a publiés dans des périodiques, dont « La maison de l'anxitecte » (1999) et « Feu sacré » (2002), qui lui ont valu le prix Solaris. Depuis quelques années, il contribue à la gestion du blogue « Fractale framboise », consacré aux littératures de l'imaginaire.

Ce roman au titre fabuleux raconte l'histoire de Malick, jeune magicien qui revient dans son patelin, situé dans l'Abitibi natale de Gauthier, et qui doit affronter une secte au sein de laquelle sévit un esprit maléfique. En parallèle

à l'histoire de Malick, le lecteur assiste également à l'entrée dans le clan sectaire de Hubert, un père divorcé qui cherche un sens à sa vie.

L'écriture de Gauthier est simple mais efficace. La force du roman réside sans doute dans la capacité de l'auteur à transmettre dans une œuvre aussi longue la magie propre aux récits plus courts, comme les contes, auxquels il semble plus habitué : on imaginerait bien Gauthier lire son roman devant public. *Une fêlure au flanc du monde* sert aussi de prétexte pour présenter au lecteur des recoins de l'Abitibi – particulièrement le village de Saint-Nicaise – avec la même affection que celle qu'on sent chez Joël Champetier, un autre fantastiqueur publié chez Alire, lorsqu'il dépeint le Témiscamingue.

Il importe de souligner que Gauthier fait une entrée dans l'univers de l'écriture romanesque avec un roman fleuve, ce dernier méritant *a fortiori* toutes ses pages ; c'est là un exploit digne de mention. Je souligne aussi le mérite des éditions Alire, qui non seulement font découvrir un nouveau romancier mais ajoutent également un roman au genre qu'est le fantastique à une époque où, au Québec du moins, les romans policiers et de *fantasy* sont beaucoup plus nombreux dans le giron des littératures de genres.

STEVE LAFLAMME

ROBERT LALONDE
Un cœur rouge dans la glace
Boréal, Montréal
2009, 248 pages

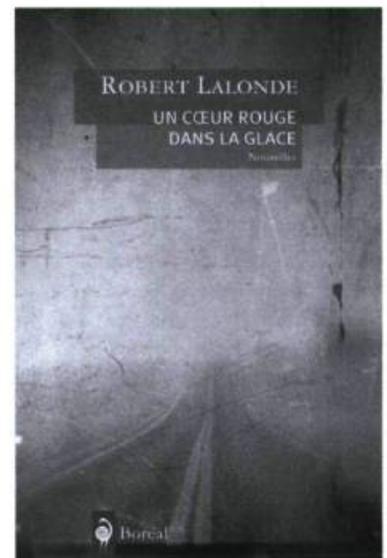
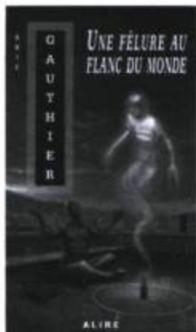
Lauréat, en 1981, du prix Robert-Cliche, grâce à son roman *La belle épouvante*, Robert Lalonde est devenu au fil des ans une figure importante du paysage littéraire québécois. Son œuvre abondante, principalement échafaudée autour des thèmes qui lui sont chers – l'enfance saccagée, l'amour et son revers, le besoin d'absolu, l'appel de la nature et le rôle moteur de l'écrivain –, diffuse une lumière oblique qui adoucit les contours rugueux de l'existence. Son dernier opus, *Un cœur rouge dans la glace*, emprunte la voie qui s'ouvre sur la connaissance de soi acquise par celle de l'autre.

Trois longues nouvelles font converger leurs héros vers une matu-

rité qui emprunte à la résilience et au renoncement. Dans la première, « Souvent je prononce un adieu », un professeur anéanti par le décès de son épouse doit en découdre avec le fantôme de Virginia Woolf qui, par ses apparitions insolites, tente de l'extraire de dessous les décombres de sa vie. La seconde, « Un cœur rouge dans la glace », raconte, sur un rythme syncope, l'histoire d'un homme qui s'engage à l'aveuglette sur le chemin de la rédemption en tentant de retrouver le frère qu'il a abandonné. La dernière, « Traduire Alison », met en scène un professeur de littérature désenchanté, incapable de résister à la mystérieuse attraction de l'écrivaine dont il admire les poèmes. Dans ce récit, qui aurait pu – si Jacques Poulin ne l'avait devancé – s'intituler *La traduction est une histoire d'amour*, Lalonde introduit adroitement des passages en anglais, et ce, sans briser le phrasé d'un texte subtil et sensible.

Chez Lalonde, l'acte d'écrire représente la piste sacrée qui mène à la compréhension du monde. Or, ses personnages peinent à s'engager sur cette voie, tant ils débordent d'admiration devant leurs modèles. La peur de se mettre en danger n'est pas étrangère à leur frilosité, mais, lorsqu'ils parviennent à la surmonter, cette révélation dissipe une partie de leurs doutes.

Dans ce recueil de nouvelles, Lalonde déroge à son style parfois trop poli et fabriqué. Son écriture toujours travaillée a acquis une sorte de naturel tranquille qui nous



rapproche des personnages. Ce livre riche et significatif témoigne de la virtuosité d'un écrivain accompli.

GINETTE BERNATCHEZ

ANTOINE DE LÉVIS MIREPOIX

Le Passeur

Éditions du Rocher, Paris
2008, 172 pages

Comme plusieurs d'entre nous, Juste enseigne le français, la littérature. Il écrit aussi des récits pour exprimer la vie. Comme certains de nos proches, il sera journaliste, passeur d'idées et d'images. Mais le destin singulier de ce héros ne débute ni ne s'arrête là. Sa vie a débuté au canal du Midi, où son père était éclusier. Résistant, pendant la guerre il a fait traverser le détroit de Gibraltar à ses frères d'armes puis, au Pays basque, il a fait passer la frontière à des hommes et des femmes à qui il donnait confiance. « Ce jeune homme au regard de fer, au silence d'acier » (p. 56) est, en fait, multiple. Il est d'abord complice de sa mère, « la brise d'été et le vent » (p. 33). Adolescent, il est marqué par Marguerite, cousine au destin mystérieux. Puis il aime Fleur, « l'âme-jumelle » (p. 67). Juste a par contre une fragilité : la tentation de l'esquive, de la fuite, aussi les pays où il nous entraîne sont-ils innombrables. Mais comme le roman exprime surtout une recherche d'absolu, on y trouve, au « je », les réflexions poétiques et philosophiques d'un autre Juste, fascinant, qui est passeur d'êtres dans la vie de l'ailleurs.

Malgré son début un peu déroutant, *Le Passeur*, voyage dans le temps, l'espace et surtout à l'intérieur de soi, procure un bonheur de lecture. Antoine de Lévis Mirepoix semble animé par la même passion que son grand-père, l'Académicien bien connu.

MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES ET ANITA JOVANOVIC

ANDRÉE A. MICHAUD

Lazy Bird

Québec Amérique, Montréal
2009, 424 pages

Lazy Bird est le huitième roman d'Andrée A. Michaud, dont la qualité d'écriture a déjà été soulignée par la critique et l'Institution littéraire : *Le ravissement* (paru chez L'instant même) a obtenu le prix du Gouverneur général, et *Mirror Lake* (paru chez Québec Amérique), le prix Ringuet. Dans *Lazy Bird*, un bon récit policier, l'auteure ménage d'intéressants effets de suspense, fait évoluer des personnages originaux et bien développés qui interpellent le lecteur, et insuffle à l'ensemble une sorte d'humour désinvolte qui a l'heur de plaire.

Lazy Bird met principalement en scène Bob Richard, un Québécois qui s'exile dans la petite localité de Solitary Mountain, au Vermont, où il a accepté d'animer une émission de nuit à la station de radio WZCZ. Sans attache au Québec, si ce n'est cette affection réelle qu'il voue à Jeff, le chien du voisin et, incidemment, son meilleur ami, Bob Richard quitte le Québec à bord de Ginette, sa flamboyante Toyota, « poussé par le besoin quasi maladif [l']incitant à transporter [s] a solitude d'une ville à l'autre et d'un pays à l'autre » (p. 12). Son arrivée à Solitary Mountain ne passe pas inaperçue, d'autant que Richard est albinos. Peu à peu, il en vient à créer des liens avec les « locaux », dont entre autres la jeune Lazy Bird, une adolescente trébuchée de foyer d'accueil en foyer d'accueil et qui envoie promener tout ce qui bouge ; Charlie Parker, dit « le Sauvage », qui a plus d'affinités avec la nature et les animaux qu'avec ses semblables ; puis avec cette mystérieuse Misty, qui s'amuse à lui téléphoner en ondes la nuit pour le terroriser. Bientôt, ce qui paraissait n'être que le récit d'une difficile mais progressive intégration

au milieu ambiant pour l'albinos, sorte de Survenant apparemment revenu de tout, se transforme en un suspense quand Richard découvre que la mystérieuse Misty s'attaque à tout ce qu'il chérit, semant les cadavres sur son passage... Tandis que l'étau se resserre autour de lui et qu'il tente de mettre un frein à la folie de Misty, Richard cherche refuge dans la nuit et dans les airs de jazz qu'il présente et commente dans son émission de radio, seul endroit où Misty veut bien se manifester à lui...

L'intrigue policière imaginée par Andrée A. Michaud est très prenante : elle sait bien doser (et camoufler) les indices et jouer habilement avec les caractéristiques de ses personnages, juste assez typés (l'enquêteur au caractère de chien mais au cœur sensible ; le parfait bouc émissaire sans attaches, ...) pour qu'on se retrouve en terrain connu, un terrain où, chose inhabituelle, résonne partout le jazz, qu'on se plaît à redécouvrir à travers les commentaires de Richard. On lira donc ce roman pour le plaisir qu'on tirera de l'intrigue elle-même, mais aussi pour ces intéressantes parenthèses musicales et cet humour, souvent délicieusement cynique, dont l'auteure parfume ses pages.

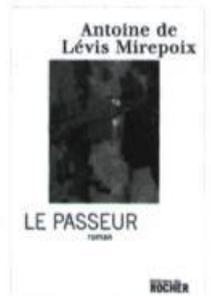
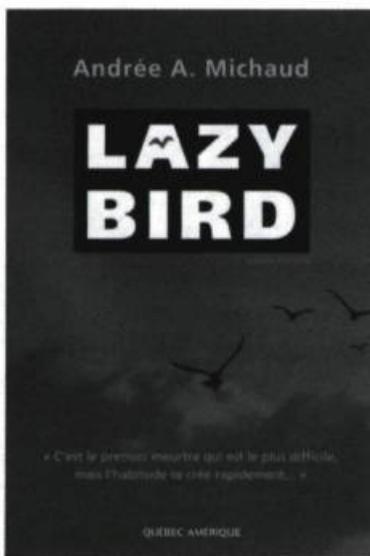
CHANTALE GINGRAS

TONI MORRISON

Un don

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Wicke
Christian Bourgois, Paris
2009, 193 pages

Il fallait s'y attendre : dans ce tout récent livre de l'écrivaine américaine nobélisée, il est à nouveau question de la situation des esclaves noirs et des indigènes, cette fois, à la fin du XVII^e siècle. Florens, son petit frère et sa mère ont été vendus à un marchand d'esclaves portugais, qui, fortement endetté, cède la jeune fille à un homme d'origine hollandaise, Jacob Vaark, héritier d'une ferme dans le Maryland. En 1690, les États de la Nouvelle-Angleterre changent souvent d'allégeance politique ; des groupes religieux s'opposent. Mais un fil relie tout ce monde : la présence de « serviteurs » à la peau brune, rouge ou noire. Ici, Morrison peint un tableau dans des couleurs sombres



pour la plupart, avec quelques touches plus claires, comme la présence de la jeune femme de Vaark, « fiancée importée » elle-même, puisque Vaark a besoin d'une femme forte, capable de s'occuper du bétail, de l'abattage d'arbres, des champs de tabac, de maïs. À la ferme ne vivent que de jeunes femmes de toutes les couleurs ; Vaark est souvent absent pour affaires. Se développe alors une complicité finement tissée entre maîtresse et servantes, détruite par la présence d'un forgeron et guérisseur noir, homme libre, et le fait que les enfants de la maîtresse ne survivent pas, ce qui la pousse dans les bras d'une secte. Après la mort de Vaark, fauché par la variole, la maisonnée éclate.

Comme on le voit, il y a très peu d'hommes, et seulement deux jeunes Blancs qui ont vendu quelques années de leur vie à des propriétaires terriens afin de payer leur passage vers le Nouveau Monde. Ce sont donc les femmes qui occupent l'avant-scène. Le sort de ces esclaves n'est pas celui de beaucoup d'autres, elles sont bien traitées et nourries. Les mâles ne sont pas une menace sur le plan sexuel. Au centre du récit : la déchirure d'une famille, la blessure toujours ouverte quand une mère et sa fille sont séparées. Autour de ce thème sont groupés d'autres qui, d'une manière ou d'une autre, sont reliés à la préoccupation principale de l'auteure : le premier bébé d'une Noire est noyé par une Indienne, l'abandon d'une enfant sur un bateau, la bigoterie de la maîtresse après la mort de son mari, sa nouvelle dureté. Ce qui dérange dans ce livre, ce n'est pas tant le sujet mais la façon dont il est présenté. Des

voix multiples racontent les mêmes événements, sans apporter cependant de nuances ni de nouveaux points de vue. Parfois, il est difficile de savoir qui parle ; c'est vers le milieu du livre que le lecteur commence à reconnaître les images, les particularités langagières de chacune. Souvent chargée de fioritures (la traduction française est plus sobre que l'original), la langue introduit des espaces vidés par des ellipses ou surchargés, traits typiques pour l'écriture de Morrison, ce qui ne fait pas toujours le bonheur de ses lecteurs.

HANS-JÜRGEN GREIF

PHILIPPE PORÉE-KURRER

À l'est de minuit

JCL, Saguenay

2008, 280 pages

Philippe Porée-Kurrer signe ici son septième roman, publié comme les six autres chez JCL. L'intrigue de cette œuvre est intéressante, originale : les passagers d'un navire perdent progressivement leurs sens au cours d'un voyage de plaisance : la nourriture devient insipide, la musique est inaudible, on perd de vue certains passagers, d'autres se touchent sans sentir le contact d'autrui, comme ayant l'impression de traverser les objets à la manière d'ectoplasmes.

Dès l'abord, on nage en plein fantastique, et l'amateur que je suis se réjouit de lire un roman rattaché au genre qui soit publié hors les murs des maisons d'édition habituellement vouées aux littératures de l'imaginaire. Seulement, le roman de Porée-Kurrer s'avère décevant sur certains plans, et voilà qui est étonnant quand on

considère l'expérience de l'auteur. Ainsi, je suis mal à l'aise avec la narration à la première personne que font à tour de rôle les personnages ; une narration qui cible les moindres détails comme en temps réel – ce qui, on en conviendra, est plus ou moins plausible (les personnages se trouvent sur un navire et manifestement n'ont pas un crayon sous la main à toute heure du jour...) : « Décidément, je n'ai plus sommeil. Je crois que je vais me lever » (p. 121). On trouve également une certaine lenteur dans la progression de l'intrigue, particulièrement dans la première moitié de l'œuvre, où on met beaucoup (trop) de temps à concevoir le phénomène qui affecte l'équipage et à trouver une façon de réagir.

Voilà un roman dont les personnages sont en plus très stéréotypés : on retrouve la blonde ultra nunuche ; l'homme d'affaires de droite, impitoyable ; le macho ; le journaliste altermondialiste belle et brillante ; etc. Quelques nuances auraient été appréciables. On comprend par ailleurs, au début de l'œuvre, que les protagonistes servent, chacun de son côté, à incarner chacun des cinq sens. Voilà qui manque un peu de naturel : comment expliquer que le phénomène n'affecte que l'olfaction d'un individu, par exemple ? En quoi se distingue-t-il des autres ? Il y avait ici un filon à exploiter : pourquoi ne pas avoir fait de ces personnages-emblèmes des individus dont le métier met à l'avant-plan leur sens qui s'estompe, par exemple ?

Bref, l'idée de base d'*À l'est de minuit* est pourvue d'un beau potentiel – la quatrième de couverture du livre est



*Des récits fantastiques,
des auteurs extraordinaires,
un éditeur
légendaire...*

GUÉRIN
littérature

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2
Téléphone: 514-842-3481 • Télécopie: 514-842-4923
Courriel: francel@guerin-editeur.qc.ca
Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>



MARIA CHAPDELAINE
Louis Hémon
Édition intégrale et annotée par
Aurélien Boivin
272 pages
Code 51425



RÉCITS SPORTIFS
Louis Hémon
Édition préparée, présentée et annotée par
Aurélien Boivin
416 pages
Code 54793



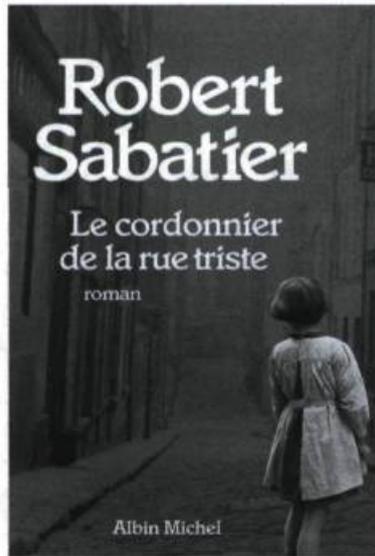
ŒUVRES COMPLÈTES
Tomes I, II et III
Louis Hémon
Édition préparée, présentée et annotée par
Aurélien Boivin
Offert en divers types d'éditions. Informez-vous.



Contes de Jos Vicolon
Louis Fréchette
Édition préparée, présentée et annotée par
Aurélien Boivin
160 pages
Code 54807

d'ailleurs fort accrocheuse –, mais l'œuvre présente, de mon point de vue, quelques faiblesses qui en font un roman fantastique imparfait. Certes, les quelque cinquante dernières pages réussissent à susciter l'intérêt du lecteur, puis qu'on y explique la nature du phénomène ; mais peut-être que le lecteur plus exigeant ne se sera pas rendu aussi loin...

STEVE LAFLAMME



ROBERT SABATIER

Le cordonnier de la rue triste

Albin Michel, Paris
2009, 229 pages

L'auteur à succès qu'est Robert Sabatier – 24 romans, dont les huit tomes du roman d'Olivier, neuf recueils de poésie, trois essais, deux livres « inclassables » – nous revient avec un récit tout simple, une trame de rien du tout, mais si savamment tricotée ! Un cordonnier dans un quartier populaire, le 14^e arrondissement peut-être, avec plein de petites gens sympathiques, travaille dans son échoppe, l'arrière-cour d'une rue que Sabatier appelle « triste » : nous sommes en pleine Deuxième Guerre mondiale, les Allemands ont occupé Paris, mais cette rue-là, trop quelconque, ne les intéresse pas. Y habitent ledit cordonnier, paralégique depuis qu'une voiture lui a cassé la colonne vertébrale, son plus cher ami, borgne, laid comme un pou, re- et recalé à l'école, au point où on le dit mentalement retardé (ce qu'il n'est

pas, au contraire : ses mains sont d'une merveilleuse habileté), une prostituée, la tenancière d'un bougnat transformé en bistrot, une vieille dame juive et sa petite-fille, « l'ange de la rue », un policier et une religieuse, l'autre ange, secrètement amoureuse de Marc, toujours beau et séduisant, même en fauteuil (plus ou moins) roulant, fabriqué par son ami Paulo...

Peu de personnages, une histoire banale comme en ont été écrites des centaines au sujet de l'Occupation, avec des figures obscures de la Résistance, une cache d'armes, une rafle de Juifs, ratée parce que le policier les a avertis la veille. Le saut de soixante ans, dans le temps d'aujourd'hui, où nous retrouvons le seul survivant, notre cordonnier, nonagénaire, qui s'apprête à mourir. C'est justement l'art de séduire ses lecteurs qui fait de ce livre non pas un grand roman, mais un récit touchant où une époque révolue est peinte en demi-tons, avec une série infinie de gris, comme le pavé, les murs, les toits et le ciel de Paris. L'humour est toujours de la partie, le désespoir aussi, la tristesse se mêle à la joie, un peu de *suspense* lors de la rafle, exactement ce qu'il faut pour faire dire aux inconditionnels de l'auteur qu'ils viennent de le retrouver avec bonheur. La mort n'y est rien, la vie est tout ; elle se déroule à la manière de la Seine, fleuve lent mais aux courants de fond irrésistibles, des tranches de vie qui vous touchent, même si vous décelez facilement la « recette sabatier » qui ne varie jamais. Pourquoi la changer si elle a fait ses preuves, tant de fois déjà ? Nous vous en formalisez pas. Attendez le prochain roman qui vous invitera à le lire avec un soupir de satisfaction. Je reste persuadé que Sabatier n'est et ne sera jamais un « grand » romancier. Il avoue candidement à *France soir* : « J'ai voulu écrire ce livre en réaction contre certains romans trop intellos, trop nombrilistes, c'est une histoire banale qui fait place aux sentiments ».

HANS-JÜRGEN GREIF

JOSÉ CARLOS SOMOZA

Daphné disparue

Arles, Actes Sud / Leméac
2008, 218 pages

Les éditions Actes Sud publient ici en français le premier roman de l'auteur cubain José Carlos Somoza, qu'on connaît déjà pour ses romans à succès *La caverne des idées* (2002) et *La théorie des cordes* (2007). *Daphné disparue* paraissait dans sa version originale en 2000.

« Je suis tombé amoureux d'une femme inconnue » (p. 11), nous indique l'incipit du roman. Là est contenue toute l'intrigue : l'écrivain Juan Cabo, assis à sa table du restaurant *La Floresta Invisible*, a aperçu une mystérieuse femme qui l'a passivement séduit. L'embûche à leur rencontre, c'est l'accident que subit Cabo le soir même et qui le rend amnésique. Le récit consiste donc en un remembrement des événements qui ont précédé et suivi le court séjour de Cabo au restaurant. Le protagoniste, qui narre lui-même son désarroi à la première personne, va de rencontre en rencontre, ne sachant distinguer le vrai du faux dans ce que lui révèlent les témoins qui étaient attablés à *La Floresta Invisible* le même soir que lui.

Même s'il en était à ses premières armes lors de la publication de cette œuvre, Somoza, psychiatre de formation (!), épate dans ce roman brillant, écrit dans un style majestueux et riche d'une intrigue qui sait éviter la banalité que commandent trop souvent les histoires à la « homme cherche femme ». Les personnages qui peuplent l'univers romanesque sont originaux, presque tout droit sortis du cirque : Horacio Neirs, l'enquêteur privé et critique littéraire spécialisé dans les crimes littéraires (!) ; son assistant Virgilio Torrent, un nain amateur de superlatifs qui constituent, comme l'indique le narrateur, « sa façon secrète de grandir » (p. 72) ; Muse Gabbler Ochoa, qui est modèle professionnel pour écrivains en manque d'inspiration (elle se prête aux jeux de rôles les plus sordides pour offrir de quoi écrire au plus désemparé des scribouillards...).

Également, *Daphné disparue* recèle de nombreuses réflexions sur la littérature, sur le processus d'écriture,



de création. On y lit aussi des liens intertextuels avec *Les métamorphoses* d'Ovide, Somoza semblant affectionner particulièrement l'enchâssement d'œuvres-phares dans certains de ses romans (*La caverne des idées* réservait une place de choix à l'œuvre de Platon dans une intrigue policière).

« Somoza excelle à brouiller les pistes », dit la quatrième de couverture. C'est tout à fait vrai : vérité et mensonge, rêve et réalité se côtoient dans ce roman dont on sort souriant tant il nous entraîne dans des avenues imprévisibles.

STEVE LAFLAMME

CLAIRE VARIN

La mort de Peter Pan

Québec Amérique, Montréal
2009, 215 pages

La critique aurait mieux fait d'accorder une place beaucoup plus importante à cette nouvelle œuvre de Claire Varin, qui présente ici son septième livre. Connue pour son superbe *Lise Lispector. Rencontres brésiliennes* (1987 et 2007) et *Désert désir* (2001), entre autres, l'écrivaine a publié au début de cette année un des meilleurs livres sur le travail du deuil, du moins au Québec. Depuis quelque temps, le sujet de la disparition de l'être cher est à l'ordre du jour : rappelons-nous les travaux de Marie de Hennezel, le texte si émouvant de Christiane Singer qui suit, pas à pas, l'avancement du cancer, celui de Françoise Chandernagor sur la mort de sa mère, le cycle de Ying Chen. Ce roman de Varin comble une lacune importante, et l'auteure le fait de façon magistrale.

Le 8 juin 1981, la narratrice recopie douze fois « MALCOLM EST MORT ». Malcolm Wendell Walker, de descendance irlandaise, jeune, d'une beauté irrésistible, boucher de profession, alcoolique et éperdument amoureux de la narratrice, s'est endormi, une cigarette à la main. Le choc est terrible, il semble insurmontable. Et voilà que, vingt ans plus tard, elle entreprend la rédaction d'un livre sur la vie et la mort de Malcolm, le « malcommode ». Projet d'une extrême difficulté : « Je voulais écrire d'un seul souffle comme ta courte vie. Mais tout est en morceaux,

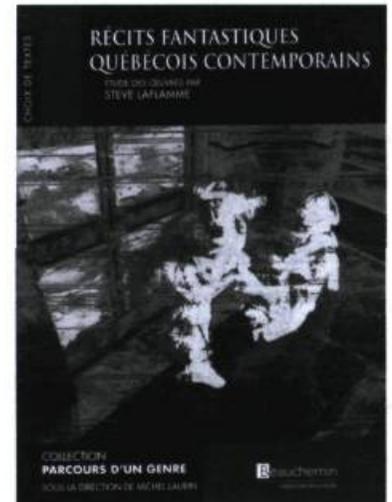
à ton image, à celle de ta vie éclatée » (p. 199). L'auteure fait bien plus que recomposer ce casse-tête hautement compliqué, alors que, à première vue, il est si simple : un homme instable s'éprend d'une femme séduisante, son seul point d'ancrage dans la vie. Il est possessif, ne se confie guère, noie le chagrin de son passé dans l'alcool, en meurt. Le lecteur pourrait s'attendre à un travail de psychologue, de détective poursuivant toutes les traces que Malcolm a pu laisser derrière lui : les relations avec sa mère, son ex-femme, le père disparu, les foyers d'accueil, les amis. C'est ce qui fait partie du deuil, savoir qui a été l'autre, rétablir le contact avec lui, même s'il faut recourir à des médiums et à une astrologue. Tous vont confirmer ce qu'elle sait déjà : cet amour est insaisissable, il n'y aura jamais de réponse définitive : « Ta mort continue. Mon existence aussi » (*ibid.*) Les phrases, souvent brèves, nous atteignent en plein cœur ; elles sont comme des blocs que rien ne peut faire bouger, et chacune d'elles occupe la place qui lui a été assignée.

Cependant, au fil de cette enquête qui n'en est pas une, le mort revient à la vie, par une longue série de lettres que la narratrice lui adresse, toujours placées sous une citation on ne peut plus percutante : « La mort, c'est long parfois, ça veut vivre avant de finir » (Victor-Lévy Beaulieu, p. 121). Si Malcolm est Peter Pan, qui ne veut pas grandir et aimerait retourner dans le ventre de sa mère, il est aussi Antinoüs, mort au faite de sa beauté, trop orgueilleux de se laisser glisser dans la déchéance qu'apporte la vie : « Quand on aime, on est comme un chien », dit Malcolm (p. 110).

Ce livre nous bouleverse non seulement par la tristesse qu'éprouve la narratrice à chaque page (avec des pointes d'humour, des évocations du bonheur qu'elle a vécu), mais à cause du ton, parfaitement adapté au sujet : des larmes, oui, mais jamais de mièvrerie. Détachement sans froideur. Et puis, la précision dans l'observation, le mot qu'il faut pour maintenir l'équilibre, tant mental que celui du texte. Aucun glissement, pas un seul élément superflu. Nous apprenons que le temps ne guérit rien, qu'il apaise. Un livre écrit avec lucidité ; il vous séduira par ses réflexions toujours justes, son

calme, sa finesse. Un texte longuement mûri et poli, où les aspérités sont adoucies par la maturité d'esprit, l'intelligence et le métier de l'écrivaine. Une lecture indispensable : ce travail du deuil peut vous aider si vous ne savez plus comment apaiser votre chagrin.

HANS-JÜRGEN GREIF



SCOLAIRE

STEVE LAFLAMME

Récits fantastiques québécois contemporains

Beauchemin, Montréal
2009, 272 pages
coll. « Parcours d'un genre »

Le fantastique continue de fasciner, à preuve les récents succès de films tels que *Twilight*. Or, au Québec, la littérature fantastique a connu ce qu'on pourrait appeler un « âge d'or », lequel est revu et commenté par Steve Laflamme dans une anthologie à caractère didactique intitulée *Récits fantastiques québécois contemporains*. De ce vaste corpus, Laflamme retient un texte plus ancien, soit « La tour de Trafalgar » de Pierre-Georges-Prévost Boucher de Boucherville, histoire de montrer que le fantastique québécois s'inscrit dans une tradition établie. Par la suite, et c'est heureux, il prend une distance à l'égard du « folklore » pour entrer résolument dans la modernité de la littérature québécoise, plus précisément la nouvelle fantastique telle qu'elle s'est pratiquée, il fut un temps, et telle qu'elle s'écrit de nos jours, tout en faisant la part belle à sa version « canonique ». Des textes marquants

d'auteurs incontournables sont judicieusement sélectionnés. Certains sont reconnus pour avoir jadis pratiqué le genre ; c'est le cas d'André Carpentier (« La bouquinerie d'Outre-Temps », de Claudette Charbonneau-Tissot (« Mutation ») et de Claude Mathieu (« La mort exquise »). D'autres le fréquentent toujours assidûment, soit Stanley Péan (« Ce Nègre n'est qu'un Blanc déguisé en Indien ») et Natasha Beaulieu (« Laïka »).

Laflamme joint au recueil de textes une section didactique où sont présentées les caractéristiques propres au fantastique, l'anthologiste s'inspirant de commentateurs du genre, dont Tzvetan Todorov, Louis Vax et Lise Morin. Par la suite, il brosse un tableau, succinct mais fort utile, des origines du fantastique au Québec ainsi que de l'évolution qu'il a connue au cours des dernières années. Enfin, chaque récit est brièvement

analysé dans un langage qui, bien que spécialisé, demeure accessible. Une ultime section propose des exercices et des questions sur chacun des textes.

En somme, cette anthologie soigneusement pensée et préparée s'avérera indispensable pour qui veut découvrir ce genre ou initier ses étudiants au phénomène fantastique, lequel n'a de cesse de se métamorphoser.

CHRISTIANE LAHAIE

THÉÂTRE

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE

Les pieds des anges ou De l'inquiétude existentielle à travers la représentation des anges, et de l'apparition de leurs pieds dans l'art de la Renaissance

Leméac, Montréal, 2009, 78 pages

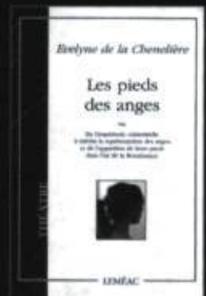
La plus récente pièce d'Evelyne de la Chenelière met en scène une jeune femme, Marie, sur le point de terminer son doctorat en histoire de l'art. Divisée en deux personnages distincts, Marie entreprend un dialogue avec elle-même mais également avec certains fantômes de son passé, au moment où une nouvelle vie inconnue, au tournant de sa vie d'étudiante, l'attend.

La pièce se présente sous une forme fragmentée, où la chronologie est déconstruite et floue, laissant le soin au lecteur de reconstituer – ou non – un ordre probable parmi les morceaux de vie qui sont donnés à voir. Habitée d'un insondable sentiment d'étrangeté, Marie, comme plusieurs autres personnages de la pièce, ne se reconnaît pas dans la vie qui gravite autour d'elle et à laquelle elle semble à peine prendre part, se retrouvant plus facilement dans le souvenir de son frère, qui s'est pendu alors qu'elle était enfant.

À travers son étude sur l'apparition des pieds des anges dans la peinture de la Renaissance, Marie réfléchit à son frère qui « a perdu pied (p. 57) », et à ces êtres – son frère, les anges, les fantômes – suspendus dans le vide, entre deux mondes. Elle s'y identifie certainement, elle qui traverse la vie davantage en observatrice, avec le sentiment de passer à côté de quelque chose, d'autant plus qu'elle s'était crue vouée à un destin hors de l'ordinaire, ce qui aurait eu le mérite d'expliquer toute l'attention dont ses parents l'ont entourée jusqu'à l'étouffer : « ça m'excitait, l'idée d'être exceptionnelle, j'avais hâte de découvrir quelles étaient mes caractéristiques extraordinaires et quel destin flamboyant m'attendait (p. 23) ». Elle espère donc qu'un événement marquant chamboule son existence, mais il n'en est rien. Le temps passe et Marie continue à vivre avec l'impression d'évoluer dans un monde à part, ne s'engageant dans aucun des projets qui occupent ses amies (« Aujourd'hui, mes amies ont toute un ou deux enfants, une carrière ou au moins un emploi, elles ont acheté une maison ou projettent de le faire [...] (p. 64) »). Faisant allusion à un rôle de figuration, Marie assure à Karine, sa demi-sœur: « Puisque je te dis que ça me dérange pas, d'être un fantôme! (42) », métaphore qui sied bien à la vie qu'elle mène.

La plume d'Evelyne de la Chenelière arrive à nommer avec talent et efficacité un mal-être davantage caractérisé par le vide et l'absence que par la présence d'une douleur clairement nommée ou nommable. Marie tente d'ailleurs maladroitement de se faire rassurante envers Karine, inquiète pour son fils, en lui faisant remarquer : « Ben voyons, Karine, il faut pas t'en faire... tout le monde a ça, un vide spirituel... (p. 48) ». Les pieds pas tout à fait sur terre, Marie ne laisse pourtant jamais sa mélancolie l'emporter complètement, et aspire « à vivre avec ferveur [...] en cherchant la beauté (p. 59) », nourrissant au passage une réflexion sur les représentations souvent trompeuses que l'on se fait de la réalité, des autres et de soi-même.

MICHELLE DAGENAIS-PÉRUSSE



Les pieds des anges, ESPACE GO, Montréal.